

# Chapitre premier

## Adèle

Adèle relisait l'article, une fois de plus, en analysant méthodiquement chaque information. Les mouvements de va-et-vient de son rocking-chair faiblissaient sans qu'elle tentât de les relancer. Le fauteuil s'immobilisa. Elle posa le journal sur ses genoux, le plia soigneusement en quatre, et avec son vieux crayon de bois rouge écaillé, elle nota sur la bordure blanche : « page 3 ». Puis elle resta longtemps figée dans la même position, le regard fixe, comme sollicitée par une pensée lointaine qu'elle ne parvenait pas encore à discerner.

Elle décida de faire un tour rue Daguerre : le froid polaire de cet hiver interminable l'aiderait à calmer l'effervescence de son cerveau. L'ombre du serial killer machiavélique, qui échappait à toutes les polices de la région parisienne, s'infiltrait dans sa tête et contaminait toutes ses pensées ; elles se dérobaient, devenaient incon-

trôlables, glissaient sur les petits événements de la vie quotidienne en refusant de s’y arrêter un seul instant, et, telle une obsession, la ramenaient d’une façon autoritaire dans la même direction pour se mettre à tourner inlassablement autour d’une cible invisible.

L’ambiance de la rue piétonnière n’arrivait pas à la distraire. Les « bobos » emmitouflés dans des vêtements confortables achetaient rapidement leurs produits bio, avant de repartir d’un pas rapide en traînant derrière eux leurs familles recomposées. Malgré l’air glacial, des militants écolo purs et durs brandissaient des petites pancartes mal fagotées et essayaient de récolter des signatures contre un projet municipal, mais Adèle poursuivit son chemin sans les écouter. Elle sourit à Jojo, le SDF qu’elle connaissait bien ; sa sébile en plastique s’alourdissait, les passants étaient généreux les jours de grand froid, elle lui faisait confiance, pour se réchauffer : il doublait les doses de gin camouflé dans des bouteilles d’eau vidées avec un soin minutieux de leur contenu initial, afin que la moindre goutte ne dénaturât pas son alcool. Il tempêtait quand les bonnes âmes lui apportaient un café, ou pire, de la soupe chaude, qu’il avait en horreur ; alors quand l’alcool commençait à rougir son nez et ses oreilles, on l’entendait crier : « Ils m’emmerdent, ces connards de la rue Daguerre, je vais aller m’installer dans le seizième, ils me foutront la paix là-bas ! »

On était en février, et la boutique de Fruits et Légumes arborait des décorations qui annonçaient le Nouvel An chinois, année du Serpent, signe de la sagesse : lampions et

banderoles, dominés par la couleur rouge, rouge comme le bandeau qui retenait la tignasse épaisse de Yuang, le plus jeune fils de cette famille asiatique, âpre au gain et au travail. Il s'approcha d'elle, toujours amusé par la façon dont elle était vêtue, et en fredonnant, il la salua suivant son rituel : « Bonjour Adèle, tu es toujours la plus belle ! » Cette déclaration était suivie d'un rire saccadé qui s'interrompait brutalement. En s'éloignant, elle l'entendait interpeller les passants pour leur proposer des fruits exotiques et dans le brouhaha une voix de femme se détacha qui disait à une autre : « Il est mignon, ce petit Chinois. » Le visage d'Adèle s'illumina aussitôt, et un rire sardonique s'échappa de sa bouche édentée ; triomphante, elle pointa son index déformé vers un individu imaginaire, en s'écriant : « Je sais, je sais qui tu es ! Le tueur en série, c'est toi, j'ai les preuves, tu ne m'échapperas pas... » Quelques personnes se retournèrent pour la regarder, étonnées, à la recherche du personnage invisible auquel elle s'adressait. Ignorant totalement leurs réactions, elle poursuivit son monologue en désignant du doigt le criminel sanguinaire qui massacrait les femmes enceintes, et dont elle venait de découvrir l'identité.

\*

Sur le palier, personne n'avait répondu au coup de sonnette, mais la porte était légèrement entrebâillée. De sa main gauche, le commandant Martin Larchant l'écarta doucement. Au fur et à mesure qu'elle s'ouvrait, sa poi-

trine se resserrait et freinait sa respiration. Il était proche de l'apnée quand il murmura : « Bon Dieu, mais c'est quoi, ce bordel ? »

Il pénétra dans l'appartement, surpris d'être surpris. Après vingt ans de Brigade criminelle, il était convaincu que plus rien désormais ne pourrait ni l'étonner ni l'émouvoir, il sombrait dans un ennui cynique, qui finalement lui convenait bien. Jérôme, son jeune collègue, restait scotché sur le pas de la porte, lui aussi frappé de stupeur par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux : du sol au plafond s'entassaient des montagnes d'objets hétéroclites mutilés, inutilisables, mélangés à un amoncellement de vêtements sans âge, le tout encadré de piles de journaux vacillantes. Il y avait là vingt ou trente ans de Paris-Match et de Parisien libéré, ce qui rappelait aux visiteurs qu'ils n'étaient pas dans une décharge de Naples ou de Calcutta, mais dans un immeuble parisien, situé rue Boulard.

Combien pouvait-il y avoir de pièces : trois, quatre ? Difficile d'apprécier, car aucune porte n'était visible ; seul un étroit passage permettait de traverser l'appartement d'est en ouest. « Allez, suis-moi », dit Larchant, « et fais gaffe, si on bouscule une pile, tout va nous tomber sur la gueule ».

Au bout de quelques pas, il tendit l'oreille et s'arrêta un instant : le silence était rompu par un bruit répétitif, régulier, qu'il ne parvenait pas à identifier. Ses pieds écrasèrent le visage de Guy Georges sur la couverture d'un magazine qui traînait par terre ; sur la photo il souriait, c'était en mars 1998, au moment de son arrestation.

Martin s'en souvenait, ce fut pour la police un immense soulagement. Puis il contourna un tas de sacs-poubelle qui avaient bien du mal à retenir des effluves nauséabondes. C'est alors qu'il la vit.

Pour la première fois depuis longtemps, il ressentit une décharge d'adrénaline face à cette incroyable vision que le metteur en scène le plus déjanté n'aurait pu extraire de sa cervelle, qu'elle soit imbibée de whisky ou saupoudrée de cocaïne.

La vieille ne détonnait pas avec le décor : la peau de ses joues était plus ridée qu'une feuille de papier froissée par une main colérique ; elle avait de longs cheveux blancs, raides comme la justice, qu'un foulard bariolé retenait attaché sur le dessus de son crâne par un nœud énorme, parure des petites filles d'autrefois. Sa longue jupe rayée, recouverte d'un tablier noir, évoquait vaguement l'accoutrement des femmes révolutionnaires, mais cette idée s'effaçait quand on regardait son buste recouvert d'une superposition de pulls multicolores. Elle se balançait doucement dans un fauteuil à bascule à peine visible, et ce léger mouvement était presque surprenant, car il prouvait que l'étrange créature était bien un être vivant, et non pas une momie desséchée gisant parmi les immondices.

Elle n'eut aucun mouvement de surprise en les voyant surgir, pas le moindre tressaillement. Elle les observa en prenant son temps, son regard s'attardait sur eux, les examinait dans tous les sens, et sa tête suivait les mouvements de ses yeux bleu-foncé, comme quelqu'un qui observe de près un objet précieux avant de l'acheter. Ses paupières ne

clignotaient jamais ; l'une d'elles était atteinte d'un léger ptosis, ce qui lui donnait l'air de surveiller les policiers derrière un œilleton.

— Commandant Larchant, lieutenant Barnier.

— Je vous attendais, asseyez-vous.

Le timbre de sa voix les surprit, il était en décalage total avec le personnage, d'une jeunesse inattendue, presque enfantin.

— Où puis-je ? demanda poliment Larchant.

— Allez, Jeannot, dégage, donne ta place au monsieur.

Elle s'adressait à un baigneur en celluloïd vêtu d'un costume marin, couché sur le dos, les jambes en l'air, sur ce qui devait être un coin de lit. D'un signe de tête, elle invita Martin à s'asseoir et il obtempéra sans avoir d'autre recours que d'installer Jeannot sur ses genoux. Puis d'un geste vif, elle souleva un vieux plaid à portée de sa main et, tel un prestidigitateur, elle fit apparaître un petit tabouret, qu'elle offrit à Jérôme.

— Vous avez écrit au commissaire pour nous rencontrer, vous auriez des révélations importantes à nous faire au sujet du serial killer, c'est bien ça ?

Martin Larchant s'adressait à elle avec beaucoup de bienveillance.

— Du tueur en série, je préfère.

Le ton était péremptoire.

— J'aimerais que vous nous en disiez plus, car votre lettre était un peu...

— ... laconique ? vous pouvez le dire, mais je suis devenue méfiante, parce que, je ne sais pas si vous êtes

au courant, mais je suis passée au commissariat il y a huit jours et le gros débile au crâne rasé qui m'a reçue, si on peut appeler ça recevoir, m'a à peine écoutée.

— Mais madame...

Martin jeta un regard furieux à Jérôme.

— Poursuivez, nous vous écoutons.

— Dès que j'ai commencé à lui dire que je connaissais l'identité du type qui trucidait les femmes enceintes, il a éclaté de rire, et a commencé à faire des clins d'œil à la jeune secrétaire qui partageait son bureau. Autrement dit, il m'a prise pour une vieille folle hallucinée. Je me suis levée, et je suis partie. À une époque on se foutait des hommes qui avaient des cheveux longs : « cheveux longs et idées courtes », vous vous souvenez ? Mais maintenant, c'est : « crâne rasé et plus d'idée... ». Eh ben non, elle n'est pas délirante la petite vieille, la mamie comme il m'appelait ce connard ! Eh ben oui, elle est ridée, voûtée, et elle pèse quarante kilos, mais il lui reste encore une cervelle qui fonctionne bien, tout le monde ne peut pas en dire autant !

D'un coup de pied sec, elle relança son fauteuil à bascule et se balançait allègrement.

Elle arborait le regard conquérant et le sourire énigmatique de ceux qui détiennent un secret et qui sont les seuls à connaître la vérité. Elle n'était pas assise sur un rocking-chair délabré, mais juchée sur un trône d'or et de diamant, celui que donne la connaissance.

Martin se demanda si cette femme était née comme tout le monde de l'union d'un ovule et d'un sperma-

tozoïde, tant elle semblait avoir été déposée par erreur sur notre planète. Et pourtant, malgré ce décalage vertigineux entre elle et les autres, cette extra-terrestre s'exprimait bien, avec un vocabulaire riche, parfois cru : son langage révélait qu'elle était parfaitement en phase avec le monde contemporain.

Jérôme commença par lui poser les questions de routine, mais Martin sentait que c'était purement formel, il n'avait même pas sorti son carnet de notes, et des lueurs ironiques traversaient son regard. De toute évidence, lui aussi était persuadé que cette femme était complètement démente. Néanmoins, il commença par lui poser les questions classiques : nom, prénom, âge, état civil.

— Ah ! Je reconnais bien là les fonctionnaires ! Ils ne se précipitent pas pour connaître le nom du tueur en série. Ben non, ils préfèrent savoir des trucs tout con sur la vieille Adèle. Ben oui, je m'appelle Adèle, mais qui sait, c'est peut-être moi qui les ai zigouillées, les sept femmes enceintes !

Folle ou pas, elle avait le sens de la réplique, et suivait l'actualité de près.

— Mais Madame, nous faisons notre métier ! répondit Jérôme, piqué.

— Eh ben, je comprends pourquoi il court toujours, le petit monstre asiatique.

Martin sursauta, mais n'intervint pas.

— Bon, je vois à qui j'ai affaire. Je m'appelle Adèle Breteuil, j'ai soixante-dix-huit ans.

— J'ai besoin de votre date de naissance exacte.



Elle soupira avant de répondre.

— Je suis née le 7 septembre 1933. Je suis Vierge ascendant Vierge, il paraît qu'on trouve rarement plus chiant... Mais bien sûr, l'astrologie, ça ne vous intéresse pas, vous ne comprenez pas qu'on puisse croire à ça, on ne peut rien prouver, donc, ça n'existe pas.

Jerôme poussa un petit gémissement de découragement.

— Bon, je continue. Je suis née dans le quatorzième, ici, là, dans cet appartement.

— Mariée ?

— Veuve, je ne me souviens plus de la date de son décès, d'abord je me souviens à peine de lui, ça fait si longtemps. Vous voulez que j'essaie de retrouver mon livret de famille ?

La tâche s'avérait longue et difficile...

— Non, ça ira.

— Vous avez des enfants ?

— Je n'aime pas les gosses, que Jeannot, et pour tout vous dire, je n'aime pas grand monde.

— Essayez d'être plus concise dans vos réponses...

— Vous êtes un binaire vous, tout ce que vous voulez, c'est que je réponde par « oui » ou par « non » mais ça, je n'ai jamais pu, à l'école primaire déjà...

— ... donc, pas d'enfants. Sans profession, je suppose ?

— Et vous supposez mal... Je me demande ce que vous faites dans la police, vous vous êtes trompé de vocation, non ?

Une brève lueur interrogative traversa le regard de Jérôme.

— Je suis retraitée et non pas sans profession, ce n'est absolument pas la même chose, mon petit ami. J'étais professeur de lettres, j'ai travaillé jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans, sans une seule journée d'arrêt de travail.

Elle arrêta de se balancer, et tira d'un cabas aux anses rafistolées avec un morceau de ficelle, une bouteille plastique qui avait perdu son étiquette depuis longtemps. Elle but l'eau au goulot, longuement, silencieusement, avec une certaine délicatesse. Martin trouva le geste singulier pour une femme de cet âge ; il pensa, en souriant intérieurement : « Quel étrange personnage ! »

Cela faisait bien des années qu'il n'avait pas ressenti ce sentiment vivifiant : la capacité d'être étonné.

Pendant ce court silence, l'attention du commandant Larchant fut de nouveau captée par l'étrangeté des lieux, il avait l'impression de visiter les vestiges d'un vieux théâtre baroque, oublié du monde. Ses yeux allaient et venaient, mais ne parvenaient pas à glisser sur ce fatras d'objets estropiés, quelque chose les accrochait au passage, puis se fondait aussitôt dans cette masse informe. Qu'il le balaie du regard, ou qu'il s'attarde méthodiquement sur les détails de ce tableau étrange, il ne parvenait pas à saisir ce qui était à l'origine de cette drôle de sensation.